

52. LETTRE

Au comte Térénce.

Eusèbe de Samosate, Théodote de Nicople, et Melèce, avaient prié saint Basile de venir à un synode. Ils étaient convenus de recevoir à leur communion Eustathe de Sébaste, s'il signait à la profession de foi qu'on lui présenterait; quand saint Basile fut arrivé à Nicople, Théodote ne voulut point communiquer avec lui. Saint Basile en écrivit au comte Térénce, et lui raconte la chose comme elle s'était passée.

Quoique j'aie apporté tous mes soins pour obéir en partie aux ordres du prince, et aux obligeantes lettres que vous m'avez écrites, qui m'ont fait connaître votre bonne volonté, et la droiture de vos intentions, il m'a été impossible d'exécuter ce que j'avais projeté. Mes péchés en ont été le principal obstacle, ils s'opposent à tout ce que j'entreprends, et renversent toutes mes mesures. L'éloignement qu'a pour moi l'évêque qu'on m'avait donné pour me seconder dans cette affaire, a empêché qu'elle ne réussit. Je ne puis comprendre ce qui est arrivé à notre vénérable frère Théodote, qui m'avait promis d'abord de m'aider en toutes choses : il m'obligea même de me transporter incessamment de Gétase à Nicople, mais dès qu'il m'eût aperçu dans la ville, il conçut une grande aversion contre moi, et mes péchés lui firent tant de peur, qu'il ne put supporter ma présence aux Matines, ni aux Vêpres . Il m'a rendu justice, si l'on a égard à mes fautes; mais cette conduite a été très préjudiciable au bon ordre de l'Eglise; il ne m'a point donné d'autres raisons de son changement, que parce que j'ai reçu à ma communion le vénérable évêque Eustathe. Voici de quelle manière je m'y suis comporté.

Étant parti pour me rendre comme la charité l'ordonne, au synode que tient notre frère Théodote, et où il m'avait appelé; pour éviter l'oisiveté, et pour ne paraître pas entièrement inutile, je n'oubliai rien afin de ménager une conférence avec Eustathe, et je lui proposai les objections que Théodote faisait contre lui sur les matières de la foi. Je l'obligeai même de me montrer clairement qu'il était dans la bonne doctrine, afin que je puisse entrer dans sa communion : lui disant nettement que je rompais tout commerce avec lui, s'il était dans des sentiments erronés. Après de longues conférences sur cette matière, qui nous occupa un jour entier, nous nous séparâmes sur le soir, sans avoir rien conclu de positif; nous reprîmes le lendemain nos conférences, et nous continuâmes à discourir toujours sur le même sujet. Péménus prêtre de l'Eglise de Sébaste se joignit à nous, il défendit vivement la doctrine contraire, mais il réfuta peu à peu leurs objections, et je les amenai insensiblement au point que je souhaitais. De sorte, que par la grâce de Dieu nous convenions sur tous les chefs. Nous nous levâmes pour prier environ l'heure de None, nous rendîmes grâces au Seigneur, qui nous avait inspiré les mêmes sentiments et le même langage. Je voulais qu'il me donnât par écrit une profession de foi, afin qu'on pût faire voir à ses adversaires qu'il agissait maintenant de concert avec eux, et que ses intentions étaient droites. Je voulus encore avoir une conférence régulière avec les partisans de Théodote, et je souhaitais qu'ils me donnassent un écrit que je présenterais à Eustathe; je le fis pour deux raisons; afin qu'Eustathe fit profession de la foi orthodoxe, et que ceux-ci en étant persuadés, ne pussent plus trouver de prétextes pour entretenir la division, si on acceptait la profession de foi qu'ils auraient eux-mêmes proposée.

Mais Théodote avant que de s'informer des motifs de nos conférences, et de ce que nous y avions fait, ne voulut plus m'appeler au Synode; de sorte qu'au milieu du voyage je rebroussai chemin, fort affligé de ce qu'il rendait inutiles toutes les peines que j'avais prises pour rétablir la paix dans l'Eglise. Étant obligé ensuite d'aller en Arménie, et connaissant parfaitement le génie et le caractère de l'homme, pour le contenter pleinement et pour lui donner un témoin irréprochable de ma conduite, je me transportai à Gétafe, qui est de la dépendance du saint évêque Mélece, où Théodote s'était rendu; et comme il m'avait accusé à cause de la bonne intelligence que j'avais avec Eustathe, j'exposai tout ce qui s'était passé dans nos conférences, et il dit qu'il était d'accord avec nous en toutes choses: mais comme Théodote soutenait que l'autre depuis notre séparation avait nié qu'il fût dans les mêmes sentiments que moi, et qu'il avait assuré ses

disciples que nous ne nous accorderions jamais sur la doctrine. Je lui répondis, voyez vous-même si ma réponse n'était pas juste, et si on y pouvait répliquer. Je lui répondis que la confiance qu'Eustathe avait toujours fait paraître en sa conduite, était une sorte conjecture qu'il n'avait point changé de sentiments et qu'il n'était point capable de le dédire, qu'il avait une extrême horreur du mensonge dans les choses les plus légères; tant s'en faut qu'il voulût s'opposer à la vérité dans une affaire si importante et qui avait fait tant d'éclat; que si les bruits que vous répandez, leur disais-je, sont véritables, il faut lui présenter un écrit, qui contienne tous les dogmes de la foi orthodoxe; s'il y souscrit je demeurerai toujours dans sa communion; s'il refuse de s'y soumettre, je romprai tout commerce avec lui.

L'évêque Mélece et notre frère Diodore prêtre qui furent présents à cet entretien, approuvèrent fort tout ce que je disais, de sorte, que le vénérable frère Théodote se rendit enfin à mes raisons; il m'exhorta d'aller à Nicople, afin de visiter son Église en passant, il promit de m'accompagner jusqu'à Satale, et me dit qu'il me laisserait à Getase. Je ne fus pas plutôt arrivé à Nicople qu'il oublia tout ce que je lui avais dit, et les promesses qu'il m'avait faites; et après m'avoir fait les reproches, et les outrages dont je vous ai parlé, il me renvoya. Comment eût-il été possible que j'exécutasse les ordres qu'on m'avait donnés, et que j'emmenasse les évêques en Arménie, dans la disposition d'esprit où était à mon égard celui qui devait m'aider à faire réussir cette entreprise. Je m'étais flatté de trouver chez lui des gens habiles et expérimentés, parce qu'il y a dans sa paroisse plusieurs personnes d'esprit et de vertu, qui savent parfaitement la langue du pays et tous les idiomes de cette nation; je ne les nommerai point, de peur que ce ne fût un obstacle qui m'empêcherait dans un autre temps d'être utile à l'Arménie. Etant arrivé à Satale, et ayant pacifié les autres évêques d'Arménie, j'ai jugé à propos de faire quelques règlements avec la grâce de Dieu et je leur ai dit ce qui leur était convenable pour les obliger de se défaire de leur négligence accoutumée, et pour les porter à prendre le soin qu'ils doivent avoir de l'Église; je leur ai fait remarquer ce qu'on avait établi en Arménie contre les règles, afin qu'ils songeassent à y donner ordre.

J'ai apporté les suffrages de l'église de Satale, qui nous prie de lui donner un évêque. J'ai eu grand soin de m'éclaircir des calomnies qu'on a répandues contre notre frère Cyrille évêque d'Arménie, et j'ai reconnu par la grâce de Dieu que c'étaient autant de faussetés inventées par ses ennemis, et ils en sont tombés d'accord en notre présence. J'ai persuadé au peuple de Satale de le traiter avec plus de douceur, et de ne plus fuir sa communion. Si tout cela est petit et de nulle conséquence, je n'ai cependant pu rien faire de mieux, à cause des divisions et de la mauvaise intelligence que la malignité du démon nourrit entre eux. Je devais ensevelir ces choses sous un silence éternel, et ne pas publier moi-même ce qui me déshonore; mais ne pouvant autrement me justifier après de vous, j'ai été obligé de vous découvrir la vérité de tout ce qui s'est passé.

131. LETTRE

Au même.

On manda à saint Basile que le parti de Paulin se faisait fort d'une lettre des Occidentaux qui lui confirmaient l'épiscopat d'Antioche. Ceux de ce parti en étaient devenus si fiers, qu'ils voulaient obliger les autres de signer une profession de foi pour se réunir avec eux. Le comte Térénce, qui avait autrefois favorisé Mélece, ne savait à quoi se résoudre. Saint Basile lui écrivit incontinent pour le rassurer, et pour l'attacher de nouveau au parti de Mélece. Il réfute ceux qui n'admettaient qu'une seule hypostase dans la Trinité.

Je vous l'avoue de bonne foi que j'ai senti de l'émotion et du trouble, en apprenant qu'on vous avait rappelé malgré vous au gouvernement de la république. J'ai bien compris qu'après avoir renoncé aux affaires pour vaquer uniquement à votre salut, vous auriez quelque chagrin de vous voir forcé de rentrer dans votre premier état. Mais quand j'ai fait réflexion que Dieu avait peut-être trouvé ce moyen pour faire cesser les malheurs dont nos Églises font accablées; j'ai repris

courage, j'ai cru que le Seigneur vous remettait dans le gouvernement pour notre consolation, et que j'aurais encore l'avantage de vous voir avant que de mourir.

Un autre bruit s'est répandu sur le champ, on nous a dit que vous étiez à Antioche, et que vous aviez le maniement des affaires avec les souverains; on joignait encore une autre nouvelle à celle-ci : on nous assurait que les partisans de Paulin voulaient vous employer, pour ménager leur réunion avec nous, qui sommes attachés à Méléce évêque d'Antioche, et qui est un si grand serviteur de Dieu. On dit aussi qu'ils produisent des lettres des Occidentaux qui leur attribuent le siège d'Antioche et qui déposent Méléce de la véritable Église de Dieu. Je ne m'étonne nullement de ce procédé; car les Occidentaux ignorent l'état de nos affaires; ceux qui font semblant de le connaître, agissent plutôt par un esprit de cabale, que par un zèle sincère pour la vérité. Il est très probable, ou qu'ils ne connaissent pas la situation des affaires, ou qu'ils déguisent le motif qui a engagé le bienheureux Athanase à écrire à Paulin.

Puisque vous êtes dans un lieu, où vous trouverez assez de gens qui vous diront exactement ce qu'ont fait les évêques durant le règne de Jovien, je vous conjure d'apprendre d'eux la vérité. Comme nous n'accusons personne, et que nous voulons garder la charité envers tous, principalement envers les domestiques de la foi, nous félicitons ceux qui ont apporté ces lettres de Rome. Si elles contiennent quelque illustre témoignage en leur faveur, nous souhaitons qu'il soit véritable, et qu'ils s'appuient par leurs actions. Tout cela ne m'empêchera point cependant de reconnaître Méléce; je n'oublierai jamais l'Église qui est sous sa conduite. On ne me persuadera pas que les questions qui ont ouvert la porte au schisme sont d'une légère conséquence pour la piété. Quelque lettre qu'on ait reçue, et quelque confiance qu'elle inspire, je ne m'en abaisserai pas davantage; quand cette lettre serait tombée du ciel, si celui qui voudrait s'en prévaloir me paraissait suspect en matière de foi, je ne l'admettrais point à ma communion. Faites réflexion que ces corrupteurs de la vérité, qui ont introduit les erreurs d'Arius, et aboli les dogmes de nos pères, n'ont point apporté d'autre raison du refus qu'ils font de recevoir cette sainte doctrine, sinon que le terme de consubstantiel ne leur plaît pas, parce qu'ils lui donnent un mauvais sens, pour décrier la foi, en disant que nous soutenons que le Fils est consubstantiel selon l'hypostase. Si nous leur donnons occasion de nous faire ce reproche par la complaisance que nous avons pour de certaines gens qui soutiennent ces dogmes, plutôt par simplicité, que par malice il ne faut pas s'étonner qu'ils se prévalent de notre silence pour fortifier l'hérésie; car dans tout ce qui regarde la foi, ils ne s'attachent qu'à combattre nos raisonnements, sans se mettre en peine d'établir leurs opinions. Peut-on inventer contre nous une calomnie plus atroce, et plus capable d'alarmer les esprits, que d'assurer qu'il se trouve des gens dans notre parti, qui croient que le Père, le Fils et le saint Esprit n'ont qu'une même hypostase, quoiqu'ils enseignent manifestement la différence des personnes; puisque c'est là justement le dogme de Sabellius, qui disait que Dieu qui subsistait par une seule hypostase, était désigné dans l'Écriture par des personnes différentes, selon la nécessité des termes dont il fallait se servir pour s'exprimer; qu'on l'appelait Père, lorsqu'on voulait le revêtir de cette personne; qu'on l'appelait Fils, quand il fallait défendre aux opérations qui regardent notre salut; qu'il prenait le nom de saint Esprit, quand il en était besoin. Si ceux de notre parti confessent que le Père, le Fils et le saint Esprit sont trois personnes parfaites en un seul Dieu; ne faudra-t-il pas avouer incontestablement que la vérité est de notre côté ?

Pour ce qui regarde le point que l'hypostase et la substance ne sont pas la même chose, nos frères d'Occident en sont convenus. Ils ont donné en cela une marque de la pauvreté de leur langue, car ils se sont servi du mot grec, pour exprimer le terme de substance; afin que s'il se trouvait quelque différence dans le sens, on la conservât toute entière, en ne confondant point les termes. S'il faut que je dise mon sentiment sur cette matière, voici ce que j'en pense en peu de mots : il y a la même convenance entre ce qui est commun et ce qui est particulier, qu'entre la substance et l'hypostase. Nous participons à l'être par la substance: nous sommes distingués par des propriétés particulières. Le terme de substance est commun : la divinité, la bonté, et les autres attributs semblables. On reconnaît l'hypostase dans la paternité, la filiation, la vertu sanctificative. S'ils disent que les personnes ne subsistent point, ils tombent dans l'absurdité : s'ils accordent qu'elles ont une véritable hypostase, comme ils se confessent, qu'ils fassent si bien leur compte, que la consubstantialité le confère dans l'unité de la Divinité; et l'on reconnaîtra leur piété s'ils avouent que le Père, le Fils et le saint Esprit, ont chacun une hypostase

parfaite. Je veux encore vous persuader que vous et les protecteurs de la vérité qui marchent sur vos traces, vous ne devez point abandonner ceux qui défendent la piété. Il faut que vous vous déclariez pour les négociateurs de la paix de concert avec les hiérarques, que j'ai coutume d'appeler les bases et les colonnes de l'Eglise, et l'appui de la vérité. Je les honore d'autant plus, qu'on les a transporté plus loin : cette séparation leur tient lieu de supplice. Conservez-vous pour nous, et ne vous laissez pas surprendre; afin que nous ayons quelqu'un sur lequel nous puissions nous reposer, et que Dieu nous a donné, pour soutenir notre parti.

326. LETTRE

Aux filles du comte Térance.

Saint Basile écrit à des diaconesses pour les confirmer dans la foi; comme c'étaient des filles de qualité, les Ariens avaient fait tous leurs efforts, pour les entraîner dans leur parti. Il les exhorte de ne se point éloigner des traditions apostoliques, pour donner dans des nouveautés; il leur explique le mystère de la Trinité selon la créance catholique.

Etant arrivé à Samosate, je croyais vous y rencontrer, et j'ai eu beaucoup de chagrin de voir mes espérances trompées; je ne sais si je ne trouverai point quelque occasion de retourner en votre pays, ou si vous prendrez la résolution de venir ici; cela dépend de la volonté de Dieu. Ayant pris que notre fils Sophronius était dans le dessein d'aller vous trouver, je lui ai donné cette lettre pour vous assurer de mes respects, et des sentiments où je suis à votre égard. Je ne vous oublie jamais dans mes prières, et je rends tous les jours des grâces au Seigneur de ce que vous ne démentiez point votre origine, et de ce que vous soyez comme des lis entre les épines, vous appliquant sans cesse à la pratique des bonnes œuvres. Les troubles qu'excitent ceux qui corrompent la vérité ne vous ont point ébranlées, vous ne vous êtes point laissé séduire par leurs artifices. Vous n'avez point abandonné les traditions apostoliques pour donner dans des nouveautés qui se glissent maintenant partout. Ne sommes-nous pas obligés de remercier Dieu de votre constance, qui mérite une gloire immortelle ? Si vous croyez au Père, au Fils, et au saint Esprit, ne trahissez point cette créance. Le Père est le principe de toutes choses; il a engendré son Fils seul-engendré, qui est vrai Dieu, parfait comme son Père, dont il est la vive Image, et qu'il représente parfaitement. Le saint Esprit tire son existence de Dieu, il est la source de la sainteté, il vivifie tous les hommes, il leur distribue la grâce qui les fait enfants d'adoption, et qui leur donne l'immortalité. Il est toujours uni au Père, et au Fils, dans la gloire, dans l'éternité, dans la puissance, dans la divinité, comme la formule du baptême nous l'apprend. Ceux qui disent que le saint Esprit, ou le Fils n'est qu'une pure créature, sont bien éloignés de la vérité; il ne faut point avoir de commerce avec ces sortes de gens; leurs discours sont le poison, et la peste des âmes. Si j'ai jamais le bonheur de vous voir, je vous instruirai plus au long de la foi, afin que vous connaissiez la force de la vérité par des preuves tirées de l'Ecriture sainte, qui vous feront connaître la faiblesse, et l'infamie de l'hérésie.

"